



**Sylvie Fayet-Scribe, historienne de la
documentation : transcription de
l'entretien audio du 12 novembre 2013**

[\[écouter l'entretien\]](#)

1. Pouvez-vous vous présenter ?

Voici mes dates principales

1974 : Double cursus : en littérature et histoire à l'Université Denis Diderot qui développait la pluridisciplinarité

1978 : Diplômes de licence en littérature et en histoire (Université Denis Diderot)

1979 : Maîtrise d'histoire à l'Université Denis Diderot

1980 : DESS de 3^{ème} cycle en Information et Documentation, dir. de Jean Meyriat à l'Institut des Sciences Politiques

1980-1990 : Compétences professionnelles acquises : postes à responsabilité et d'études en documentation

1988 : Doctorat Nouveau Régime en histoire à l'Université Paris 7 Denis Diderot

1990 : Maître de Conférences à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

1992 : Création de l'option de Licence et de la maîtrise en Sciences de l'information et de la documentation à l'université Paris1-Panthéon-Sorbonne

Création et co-direction de la revue électronique *Solaris*

1998 : Habilitation à diriger des Recherches (HDR) : *Histoire des outils de médiation du savoir : naissance d'une culture de l'information (1895-1937)* soutenue en 1998 à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Jury : M. Baudouin Jurdant, professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université Paris 7- Denis Diderot, Mme Myriam Tsikounas, professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, M. Yves LeCoadic, professeur en science de l'information et de la communication au CNAM, M. Michael Buckland, professeur à l'université de Californie, Berkeley (School of Information Management and Systems) en science de l'information, M. Pascal Ory, professeur d'histoire à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne

1999 : Qualification en Histoire et en Science de l'information

Attachée à l'ISOR (Images, Sociétés, Représentations), équipe interne au Centre de Recherches en Histoire du 19^{ème} Siècle des Universités Paris 1 et Paris 4 Sorbonne

2000 : Publication de *Histoire de la documentation en France : Culture, science et*

2007 : Publication du roman *La Table des Matières* aux éditions Panama

2. Comment avez-vous choisi votre sujet d'HDR sur l'histoire des outils de médiation du savoir, et de la naissance d'une culture de l'information, où vous traitez aussi l'histoire de la documentation ?

En 1998, lorsque j'ai soutenu mon HDR, Habilitation à Diriger les Recherches, sur l'histoire des outils de médiation du savoir et de la naissance d'une culture de la médiation, je travaillais depuis 10 ans sur le sujet et je ne voulais absolument pas écrire une histoire héroïque, biographique de la documentation et légitimer un savoir professionnel. Mais je voulais affirmer que la culture de l'information avait une histoire et ceci sous plusieurs aspects. J'ai d'abord dans mon habilitation fait un gros travail sur la longue durée ou j'ai essayé de regarder l'histoire des techniques informationnelles et de repérage que j'ai aussi appelé techniques intellectuelles, technologies intellectuelles, sur un temps très long, puisqu'il s'agissait pour moi de faire en 1992/1993, pour la revue *Solaris*, un tableau donnant à la fois les outils et les méthodes ayant la capacité de repérer et de retrouver l'information. Ce tableau situait la naissance et indiquait le type de support, le dispositif spatial et l'usage de l'information. Alors évidemment on retrouvait dans ces techniques informationnelles de repérage : l'indexation, la classification, l'activité résumante et aussi les encyclopédies, les dictionnaires et d'autre part tous les outils de recensement : répertoires et annuaires ainsi que les moyens de retrouver les références des documents et non l'information elle-même : les bibliographies et les catalogues.

Mon travail avait été de pointer les temps propres à chaque technique et méthode et certaines de leurs caractéristiques : leurs perfectionnements, leurs coexistences, leurs disparitions, leurs additivités, leurs transferts sous d'autres formes.

Ce travail que j'ai mené en gros de 1991 à 1995 a donné lieu à la publication du numéro 4 de la revue *Solaris*.

Pourquoi faire ce premier travail, qui était donc le fruit de mes lectures d'historien sur l'histoire de la lecture, l'histoire des bibliothèques, l'histoire des éditeurs et, bien qu'ayant créé une maîtrise des sciences de l'information à la Sorbonne en 1991, je ne savais absolument pas à quelle date était nés les premiers index, ou les premières encyclopédies ou bien les premières activités « résumantes ». Donc j'ai fait ce travail à partir de sources secondaires c'est-à-dire les sources déjà écrites par les autres historiens français,

américains avec lesquels j'ai, dès le démarrage, beaucoup travaillé, Monsieur Buckland, de l'Université de Berkeley et c'était très important pour moi d'avoir une généalogie de ces outils.

La première chose ce n'était pas l'histoire de la documentation mais l'histoire des outils de cette maîtrise progressive de l'information scientifique et technique, une information liée à la connaissance. Et peu à peu je suis venue et arrivée au 19^{ème} siècle, au 20^{ème} siècle de manière plus proche de nous, c'est-à-dire à la naissance de la documentation.

Là, je dois dire encore une fois, je n'ai pas été directement vers les institutions et les associations qui ont créé la documentation. J'ai d'abord essayé de comprendre des lieux où l'on avait des pratiques et des usages que ce soit les bibliothèques qui étaient connues par les historiens, que ce soit les premiers centres de documentation qui avaient déjà été étudiés par des historiens, que ce soit les entreprises en se tournant vers l'histoire économique, que ce soit les couvents en me tournant vers l'histoire religieuse, que ce soit la politique c'est-à-dire dans les ministères, que ce soit aussi chez les individus au niveau biographique ou que ce soit au niveau de la politique sociale c'est-à-dire dans les associations qui avaient promu le social à la fin du 19^{ème}.

Donc, mon deuxième travail a été d'aller dans des lieux où il y avait des pratiques et des usages de l'information en milieu spécialisé. C'était un chantier qui était très ouvert et qu'il aurait fallu bien sûr continuer, puisqu'on est loin d'avoir fait le cycle de collecte, de traitement et de diffusion dans plusieurs lieux de la société française, cela concerne toutes les branches de l'histoire alors actuelles qui toutes comprennent des spécialistes qui vont évidemment dans les archives.

Le troisième aspect que j'ai regardé bien avant l'histoire de la documentation, c'est l'histoire de la science de l'information. Puisque à mon jury d'habilitation, se trouve M. Buckland et M. Le Coadic qui avaient réfléchi à l'histoire de la science de l'information. Le problème de cette science est qu'elle est toute nouvelle à la fin du 19^{ème} siècle ; mais quelle est la science qui n'est pas nouvelle à la fin du 19^{ème} siècle, puisqu'en histoire des sciences et des techniques on voit la chimie, la physique les mathématiques, la sociologie, différentes sciences se mettent en place y compris des sciences qui ne deviendront pas des sciences comme la science de la famille ou la science du travail ménager ; tout devient scientifique à cette époque et la science de l'information elle aussi émerge ; donc mon autre point d'interrogation c'était cette histoire interne de la science de l'information qui allait rejoindre là l'histoire de la documentation.

Alors ensuite, bien avant l'histoire de la documentation, je me suis beaucoup intéressée à l'histoire de la culture matérielle sur nos modes de pensées, c'était l'époque ou Régis Debray que j'invitais à mon séminaire, sortait « L'histoire de la médiologie ». C'était l'époque aussi au Pierre Levy, avec qui j'ai aussi travaillé, sortait « L'histoire des technologies intellectuelles, des technologies de la pensée ».

C'était un moment où l'on redécouvrait les travaux de Leroi-Gourhan qui était un grand anthropologue et un grand linguiste et un préhistorien. C'était aussi l'époque où l'on a commencé vraiment à s'interroger aussi à travers les outils majeurs de Jacques Goudy, l'anthropologue à cette emprise de la culture matérielle sur nos modes de pensée. Donc là aussi cet enrichissement qui ne venait pas du tout des historiens mais de la famille de la philosophie et de l'anthropologie a nourri mes réflexions.

Une fois que tous ces aspects ont été faits, je me suis effectivement dirigée vers l'histoire de la documentation. L'histoire de la documentation c'était l'histoire des associations qui de 1895 à 1937 avaient porté ce nouveau secteur. C'était aussi le rôle clef de la normalisation par la naissance de l'Afnor, des technologies et des concepts qui allaient progressivement s'accrocher à ces supports nouveaux qui apparaissaient ; en particulier comme document nouveau, le périodique ; les périodiques qui allaient devenir central pour la progression du monde occidental. Aussi le concept de dossier documentaire extrêmement important et aussi le concept d'enquête puisque derrière l'enquête il y avait des séries de documents, statistiques, mais aussi d'enquête de terrain très importants ; l'enquête qui très progressivement trouvera sa normalisation sur le plan documentaire. Donc progressivement je découvrais qu'on s'éloignait du livre et qu'effectivement une maîtrise progressive de l'information à l'intérieur du document se faisait jour.

La première partie de mon travail, vous le voyez n'était pas du tout sur l'histoire de la documentation. Ensuite j'en suis venue à ces associations qui ont porté cette culture de l'information. J'ai été obligée dans mon travail d'en faire un tableau et de regarder comment elles s'étaient généalogiquement nourries les unes des autres.

Vous avez dans mon travail qui a été publié au CNRS, une série d'associations, je pourrai vous en dire les sigles, je pense que c'est un peu barbare on va juste retenir pour la France, l'Union française des organismes de documentation qui est très importante, qui va fédérer et qui quelque part est l'ancêtre de l'ADBS ; on peut aussi en Belgique souligner le rôle de l'Institut bibliographique qui deviendra l'Institut documentaire et de la FID, Fédération Internationale de la Documentation.

C'est vraiment important ce phénomène associatif, j'avais déjà eu la chance d'avoir travaillé lors de ma thèse avec Michel Perreau sur le phénomène associatif féminin qui était porteur dans le domaine de l'éducation populaire et de l'action sociale. Beaucoup de choses à la fin du 19^{ème} siècle et du 20^{ème} siècle se sont faites en dehors des Etats et grâce à cette opportunité en France bien avant la loi de 1901, il y avait déjà des groupes associatifs qui portaient des concepts et des pratiques, c'est quelque chose d'extrêmement important et peu étudié en France, car nous avons une tradition de la Révolution française, une révolution jacobine donc, où la loi Le Chapelier a interdit les associations ; donc pendant très longtemps l'Etat, qui joue un rôle dominant du point de vue des réformes, a mis de côté cet aspect de l'association, qui n'est pas du tout mis de côté dans le monde anglo-saxon. Le phénomène est très bien étudié chez nos collègues anglo-saxons, je m'apercevais que les travaux étaient tout à fait pionniers du côté de mes collègues de Berkeley puisque c'est eux qui en premier ont été étudiés en Belgique Paul Otlet et le phénomène associatif autour de l'Institut International de Documentation.

L'histoire de la documentation, pour moi dans un premier temps, a d'abord été l'histoire d'un phénomène associatif, avant même l'histoire d'individu.

3. Dans Histoire de la Documentation en France paru aux Editions du CNRS, comment êtes-vous partie sur les traces des précurseurs de la documentation ? Quelles sont la (ou les) personnes qui vous ont le plus marquée ?

Nous entrons là dans une autre histoire qui est celle de la biographie, de pister différentes personnes. Vous êtes en train de me faire parler sur des personnes et plus sur des outils, des méthodes, des lieux. On est donc en train d'aborder complètement un autre volet qui est familier à l'historien mais qui nécessite des recherches extrêmement longues.

Certains aspects biographiques pouvaient être trouvés dans les institutions ou les associations qui avaient été créés par les personnes impliquées dans la documentation. C'était le cas pour Paul Otlet puisqu'en 1991, 1992 le Mundaneum qu'il avait créé à la fin du 19^{ème} siècle a été en quelque sorte refait à Mons en Belgique sur la frontière, entre la France et la Belgique ; on a rapatrié les millions de caisses de bananes remplies d'archives qui avaient constitué le Mundaneum et l'Institut International de bibliographie. Le travail a donc, là, constitué à retrouver grâce à l'équipe du Mundaneum des éléments biographiques nouveaux par rapport à la France, car la biographie d'Otlet avait déjà été écrite par Monsieur Rayward qui est un américain ; les américains sont tout à fait familiers d'abord

de l'histoire de l'Europe – il y a plus de chercheurs sur la France aux Etats Unis que n France - et puis d'autre part ils ont l'habitude de venir fréquemment en Europe. Rayward était venu et avait déjà lu les archives qui étaient en dehors des fameuses caisses de bananes. Là, j'ai retrouvé des choses sur place et sur Paul Otlet. Il en a été tout à fait différent pour les biographies des français, qui n'avaient pas été vues évidemment par M Rayward, par les américains. Il a fallut aller vraiment à la pêche. Je dois dire que dans un premier temps la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, qui existe toujours 4 place St Germain à Paris, a été très importante car cette association m'a permis de retrouver les archives du Général Sebert ainsi que d'autres lieux comme l'Académie, comme le lieu où il était né à Verberie, etc, puisque pour une biographie on court absolument dans tous les sens, dans tous ce que l'on peut trouver au niveau archivistique. Et cette autre association en France qui a joué un rôle majeur dans la documentation a été très importante. Il y a eu aussi bien sûr les dossiers de l'Institut catholique de Paris qui comprenaient des choses sur l'école américaine à Paris, qui avait formé les futurs documentalistes. On avait beaucoup de chose dans les fonds publics, dans les archives nationales françaises que ce soit le fonds Jules Breton qui avait joué un rôle en France pour le Répertoire des biographies universelles, l'Institut International de bibliographie dans ses échanges internationaux, il y avait des choses importantes aux Archives nationales, nous avons aussi des choses importantes à l'Unesco à Paris où là aussi on retrouvait des choses sur l'UFOD , sur la FID.

Et puis un peu dans toutes les archives de bibliothèques, il y avait souvent les dossiers professionnels de gens qui étaient à la lisière de la bibliothèque et de la documentation et qui allaient vers cette nouvelle pratique de la documentation. Aussi bien à la bibliothèque nationale avec les dossiers sur Armand Boutillier du Retail que sur Myriem Foncin, sur Suzanne Briet ; aussi bien à Ste Geneviève avec les dossiers sur Charles Sustrac ou Georgette De Grolier à la Bibliothèque municipale de Boulogne Billancourt.

Je ne vais pas vous dire tous les fonds ; vous avez le fonds Chalon sur Marne sur Henri Vendel, mais les bibliothèques gardaient des fonds d'archives sur leurs documentalistes qui s'étaient éloignés du monde de la bibliothèque, on reviendra sur cet aspect.

Ensuite il y a les archives en possession de particuliers et j'ai été très marquée sans doute par les particuliers qui avaient gardé ces archives dans les années 92/93/94. Je me disais, il y a encore des personnes vivantes, elles doivent encore avoir cela chez elles et effectivement, je partais vraiment à la recherche.

Vous savez au démarrage, c'est le bouche à oreille ; qui ne connaît pas dans les années 93 Monsieur Meyriat ou Eric De Grolier. Je dois dire que Claire Guinchat avec qui je suis amie depuis des décennies m'a donné des noms, on avait beaucoup de noms, d'ailleurs, très franchement que l'on n'a pas fait, je n'ai absolument pas eu le temps de tout faire en dix ans. Claire Guinchat, qui avait démarré dans la documentation dans les années 55-60, me donnait beaucoup de noms très importants et je n'en ai retenu que quelqu'uns.

C'est vrai ,j'ai été très marquée par Eric De Grolier.

Pourquoi ? alors que je ne l'avais pas eu comme enseignant. En histoire, j'aime les perdants, les losers, ceux qui ne vont pas émerger, ceux dont les noms ne sont pas forcément sur le devant de la scène et qui ne vont pas avoir de poste important et institutionnel et qui vont faire un travail plus souterrain, plus invisible.

Je sais qu'avant Paul Otlet il y a une personne extrêmement importante qui l'a énormément nourri, qui est un hollandais dont je ne vous dirai pas le nom aujourd'hui car il faut laisser de la place aux nouvelles générations qui font de l'histoire. Parce que presque toujours en histoire des sciences et des techniques, on sait qu'au même moment dans un autre endroit du monde il y a une personne qui pense à peu près la même chose que vous et qui va obtenir les mêmes résultats. Mais après il y a la communication, la diffusion. Je dirais l'allaitement et le nourrissage progressif de cette idée sur plusieurs dizaines d'années. L'histoire retient très souvent la personne qui a fait ce travail de diffusion sur un temps long et qui a eu un poste institutionnel.

Donc la plupart du temps mon affect va aux perdants c'est-à-dire à ceux qui n'ont pas eu les postes institutionnels, c'est le cas de Eric De Grolier. Je suis allée vers lui en me disant : ce monsieur a fait des centaines de publications dans notre champ et dans d'autres champs scientifiques et finalement il a été toujours sur contrat ; il a beaucoup été à l'étranger et aussi en France et il n'a jamais eu de poste officiel dans ce domaine ; c'est tout naturellement que je suis allée le voir. Parce que c'est une démarche chez moi, d'aller voir les perdants.

4. Comment avez-vous pu accéder aux archives privées, notamment celles d'Éric De Grolier par exemple ?

Je vous remercie de m'interroger sur Eric De Grolier qui est pour moi c'est vrai est un peu perdant dans cette histoire, car il n'a jamais eu de poste officiel. Et je le repère c'est une nécessité absolue en histoire de faire les perdants, car il y a des personnes dans le domaine

de la documentation qui ont fait un travail admirable sans être connus ou reconnus, d'autant que le travail documentaire est et reste largement invisible.

Eric De Grolier, je l'ai rencontré lors d'une conférence qu'il faisait sur l'histoire de l'information liée à la connaissance, l'information scientifique et technique à l'INTD dans les années 90.

Je lui ai demandé son adresse, il habitait à une centaine de kilomètres de Paris et c'est quelques années plus tard que je l'ai joint en lui demandant de pouvoir faire une interview de son histoire, de son parcours scientifique.

Ce jour là, j'ai demandé à Arlette Boulogne, avec qui je travaillais depuis très longtemps, spécialiste de la documentation bien connue, de m'accompagner car elle a toujours été intéressée par l'histoire. Elle a aussi une thèse en histoire avec Michelle Perrot. Nous sommes allées non loin de Paris dans la maison où habitait Eric De Grolier ; il nous a montré très gentiment au fond du jardin toutes ses archives. C'était très très très copieux, il y en avait absolument partout et il nous a dit à l'époque son désarroi parce que justement il sentait qu'à son âge, il avait 80 ans passé, il fallait qu'il donne dans différents lieux ses archives. Il avait des archives de plusieurs sortes. C'est vrai que comme Leroi-Gourhan, il était très interdisciplinaire, il avait des archives sur la linguistique et le début du langage, il avait des archives qui concernaient plus l'histoire à proprement parler des bibliothèques, puisqu'il avait les archives de la revue du livre et puis il avait les archives de l'ADLP, l'association de la défense de la lecture publique. Et puis il avait d'autres archives, celles du Bureau Bibliographique de France qui concernaient plus particulièrement la documentation car la BBF était reliée à l'Association de Paul Otlet. Il avait aussi beaucoup d'archives sur la sociologie de la lecture. Il avait été très déçu car justement il avait essayé de donner un peu partout ses archives et puis il se faisait un petit peu renvoyer de partout.

En fait ce qui s'est passé, c'est qu'il a commencé à me donner des tas d'archives sur l'ADLP sur le BBF afin que je puisse faire l'histoire de la documentation et nous avons beaucoup travaillé ensemble pendant plusieurs semaines en interview sur son histoire et son parcours professionnel qui est paru dans la revue Documentaliste : sciences de l'information. Ce n'est qu'ensuite après son décès que la veuve d'Eric De Grolier a contacté Arlette, qui a ce moment là était directrice de l'INDT, pour lui donner les archives qui concernaient la documentation. Les archives qui concernaient la documentation stricto sensu, c'est Arlette qui a été les chercher dans la maison de campagne, qui les a ramenées au CNAM et c'est dans le fonds d'archives du CNAM qu'elles sont actuellement traitées.

Quant aux archives que j'avais sur l'ADLP et le BBF, je l'ai ai données à l'INSIB pensant que c'était aussi l'histoire des bibliothèques. N'importe qui maintenant peut les consulter à l'INSIB. Elles ont été classées, de la même façon elles ont été classées au CNAM. Les archives plus linguistiques ont été reprises par les linguistes. Pour l'instant, je ne sais pas où elles sont.

Je dois dire qu'Eric De Grolier non seulement a accédé à notre demande et était très heureux que l'on vienne le voir.

5. Comment et quand s'est produite la rupture entre bibliothèque et documentation ?

C'est très bien de me poser une question de manière dynamique comme cela. Je ne vais pas vous répondre seulement par une histoire institutionnelle en vous disant : « voilà il y a un Monsieur qui crée une association et voilà tout démarre ». Je ne peux pas non plus vous répondre par une histoire purement technique en vous disant : « vous voyez avant c'était le livre il était clos sur lui-même, il corsetait le texte et puis maintenant à la fin du 19^{ème} siècle on se met à avoir des dossiers documentaires, des enquêtes, on se met aussi à avoir tous ces périodiques scientifiques qui couvrent la planète. Il faut retrouver l'information à l'intérieur d'un périodique et dans le périodique il va y avoir des tas de sujets très différents traités donc on a besoin d'indexer toute cette matière ».

Je pourrais aussi vous répondre : « vous voyez c'est la culture matérielle qui fait la rupture c'est-à-dire tous ces périodiques, toutes ces enquêtes, tous ces dossiers documentaires qui arrivent dans les bibliothèques et qui créent la rupture ». Je pourrais aussi vous dire ce qui crée la rupture, c'est la société civile elle-même. L'affaire Dreyfus montre que l'on est dans une société où il y a des faux documents (à partir de faux documents non validés par la communauté scientifique, l'école de Charte, les chartistes, ont été appelés à valider les documents dans l'affaire Dreyfus). L'affaire Dreyfus, la société civile vous disent attention il y a pleins de faux documents. Et dans la société civile toujours, vous avez l'affaire des Fiches¹, l'affaire Panama². Vous avez des tas de problèmes à la fois dans le monde de la finance, parce que Panama, c'est les délits d'initiés. Et vous avez l'affaire Loisy³, qu'est ce qui se passe dans le domaine des débuts de l'ère chrétienne ; et Renan⁴ qui va relire complètement ; est ce que c'était des faux documents sur lesquels on travaillait avant.

Donc, est ce que c'est la société civile, politique, économique, industrielle, financière et la question sociale elle-même, puisque au musée social où a lieu tous les grands dossiers

documentaires qui sont compulsés par les ministres de l'époque- j'insiste, dossiers documentaires non pas ouvrages, enquêtes et non pas ouvrages- est-ce que toute cette nouvelle documentation qui est demandée par la société crée cette rupture ? Est-ce que ce les femmes qui vont joué un rôle important dans différents secteurs de la société, elles aussi créaient une rupture, rôle très important sur lequel on reviendra tout à l'heure, de ce travail assez invisible de beaucoup de femmes à l'époque. Des tas de critères différents vont introduire cette rupture entre bibliothèque et documentation. La bibliothèque ne peut plus être uniquement un lieu patrimonial où l'on va chercher des ouvrages mais doit devenir ce lieu actif pour différents secteurs de la société industrielle, financière, technique, canonique avec différentes affaires de liturgies documentaires, de renouvellement des origines chrétiennes, pédagogique aussi. Est ce que l'on va travailler sous la III^{ème} République toujours de la même manière dans les livres ? Ce faisceau crée une rupture et cette rupture va être prise en compte par un certain nombre de professionnels qui sont dans les bibliothèques ou par un certain nombre de professionnels qui sont dans des métiers, puisque ne l'oublions pas, Paul Otlet, est un juriste, un avocat ; il travaille avec La Fontaine qui est lui même un juriste et un homme politique ; il travaille lui-même avec Solvay⁵ qui est un grand chimiste et un grand industriel. Tous ces gens là ceux sont eux qui créent la rupture. La digue est progressivement sous le flot des besoins, le flot des usages nouveaux et sur les personnes, qui s'aperçoivent des nouveaux besoins font craquer les bibliothèques. Ce qui ne veut pas dire que les bibliothèques ne vont pas garder et ne gardent pas actuellement ce rôle patrimonial, ou ne vont pas à l'heure actuelle, s'impliquer dans des nouveaux réseaux de connaissance. Il ne faut pas voir cela non plus à long terme comme une rupture mais comme une renégociation des rôles fondamentaux. C'est-à-dire d'un côté une diffusion et une utilisation et un flot continue et de l'autre, un patrimoine de l'humanité, un besoin, une force de garder la mémoire.

6. Que ce soit dans votre ouvrage Histoire de la documentation ou dans votre roman La Table des matières, on relève la place importante que vous voulez donner aux femmes. Par exemple, une de vos phrases dans votre article paru sur le site du Mundaneum : « Je voulais écrire une histoire au féminin comme au masculin, car l'exposition nommée Tous les savoirs du Monde à la Bibliothèque Nationale de France m'avait profondément choquée en mettant en scène uniquement des hommes impliqués dans ce travail ». La question des femmes était-elle vraiment absente quand vous avez commencé votre travail ?...

Malheureusement oui, mais c'était il y a 20 ans. L'histoire des femmes en France a vraiment commencé dans les années 1970, avec notamment la Revue d'histoire des femmes « Pénélope », dont j'ai fait partie, et sortie d'un numéro sur « Femmes et associations ». Cela n'a rien d'étonnant ; il y a des pans entiers encore de l'histoire des femmes qui ne sont pas faits. De plus, il y a eu une évolution ces dernières années, très importante. On ne dit plus histoire des femmes mais d'histoire du genre ; l'objectif est de réfléchir à la manière dont le secteur par exemple de la documentation interagit avec le genre. Ce qui induit une réflexion sur le masculin d'un côté et le féminin de l'autre et surtout de leur interrelation en situation de pratique. Ceci dit, il y a 20 ans, je n'en étais pas du tout à l'histoire du genre et à me poser le problème de l'interrelation. J'essayais de retrouver les femmes et de retrouver leurs biographies.

C'était un travail de base. Ce travail de base, j'ai pu l'exploiter dans mon HDR et au cours des années suivantes dans des dictionnaires spécialisés sur les femmes. J'en citerai quelques uns : le Dictionnaire des femmes créatrices qui est sorti cette année aux Editions des femmes, où j'ai fait « les femmes et les espaces de lecture » où il y a différents noms, ensuite, « le Dictionnaire » qui est paru sous la direction de Madame Diebol qui s'appelle « Femme, féministes, églises et sociétés » ou encore « le Dictionnaire de l'éducation populaire et de l'action culturelle », sous la direction de Geneviève Poujols.

C'était un premier travail de recension des figures féminines qui avaient joué un rôle important dans la documentation, aussi parfois dans la lecture publique. Dans l'histoire des bibliothèques, de la lecture, on retrouvait un passage qui s'appelait « ces hommes qui ont fait la lecture publique », alors qu'en 1960, la femme qui met en place toutes les bibliothèques publiques en France, Lise Garigout, est une femme qui va courir dans toute la France pour mettre en place des bibliothèques et le plan de lecture publique qui verra le jour sous Pompidou.

Cette histoire reste encore largement à faire. Je n'en ai marqué que le démarrage. Dans mes travaux actuels, j'essaie de beaucoup plus de travailler sur l'interrelation homme/femme. Ceci dit, on ne peut travailler sur l'interrelation que quand il y a un partenariat entre les deux.

7. On remarque le caractère international de cette histoire de la documentation. Qu'en pensez-vous ?

Ce n'est pas exactement une histoire internationale mais c'est une histoire transnationale. Chaque professionnel, dans les pays différents, essentiellement occidentaux, le jeu se joue entre l'Europe et les Etats-Unis, vont mutuellement s'influencer et des savoir-faire vont traverser l'Atlantique et traverser les différents pays entre eux en Europe.

Cette histoire reste largement à faire et c'est la tendance à l'heure actuelle de faire une histoire européenne, mondiale, transnationale qui suit ce que nous sommes en train de vivre à travers la planète.

Pour la documentation je pourrais reprendre les différents points transnationaux qui se sont passés ou qui se sont développés dans les dernières années par certains de mes collègues historiens. Je pense notamment aux travaux de Nicole Fouchet, une spécialiste des Etats-Unis et d'Evelyne Diebolt qui ont sorti un livre, extrêmement intéressant, sur les rapports transnationaux.

Dans mon livre, on voit surtout que Paul Otlet crée une structure internationale qui rassemble un nombre extrêmement important d'associations qui sont, soit des associations scientifiques et techniques, soit des associations professionnelles pour traiter de ce problème des données. Dès le démarrage, c'est une histoire toute à fait universelle. Ensuite on remarque le rapport entre les Etats-Unis et la France ou dans un premier temps les Etats-Unis aident les français pendant la guerre de 14-18 notamment dans le CARD mettre en place des bibliothèques de lecture publique et avoir un nouveau regard justement sur les pratiques documentaires au sein des bibliothèques ; et on a cet ascenseur qui repart de l'autre côté lorsque les grands de la documentation en France, que ce soit Suzanne Briet, Malques, De Grolier ou Audon sont reçus aux Etats-Unis et là notamment à travers la salle des catalogues, qui est créée en France par Malclès d'un côté et par Briet de l'autre, ce qui donne des idées aux américains. « Crossfertilization » comme j'avais mis dans un de mes articles américains. Ce sont des rapports de fertilisation mutuelle, tout est ouvert, tout circule. Pour les historiens une première mondialisation se fait avant la guerre de 14-18 et

évidemment l'histoire de la documentation est en plein dans cette première histoire de la mondialisation. Je pense que ce serait un excellent sujet de thèse que cette histoire transnationale de la documentation, que les dossiers seraient importants, complexes et remonteraient aux racines occidentales de notre manière de gérer la société de l'information.

8. Avec votre roman *La table des matières*, vous avez poursuivi vos recherches sur les personnages qui ont fait l'histoire des techniques documentaires ; et si vous aviez à choisir un objet dans l'histoire des outils de la documentation, quel serait-il ?

Cette quête des personnages dans la table des matières, bien antérieure au 19^{ème} siècle, m'a conduit à retrouver le thème des femmes parce que je voulais qu'il y ait des femmes et des hommes. Vous avez vu, si vous avez lu le livre, il y a Hildegarde de Bingen, qui est une femme abbesse au 12^{ème} siècle, elle va faire la première encyclopédie ; on dirait maintenant des sciences naturelles, et va donner un système d'accès. Ce qui m'intéressait c'était bien les systèmes d'accès, les systèmes de repérage qui allaient advenir dans des outils d'information différents au cours du temps. Le moyen âge c'était Hildegarde de Bingen, le 16^{ème} siècle la Renaissance, c'était l'invention de la table des matières avec le père putatif de la table des matières, Pierre de la Ramée, un grand philosophe de la méthode. Ensuite le 17^{ème} siècle, c'était un autre outil documentaire, le dictionnaire d'un curé inconnu et puis au fur et à mesure, ces biographies romancées- pourquoi romancées parce que l'on ne sait jamais complètement comment une personne au cours du temps invente un accès.

Ce que je voulais surtout comprendre en me mettant dans la peau de ces gens c'était quels étaient à la fois les motifs religieux, économiques, techniques, culturel, social qui les avaient poussés dans leur milieu, leur environnement à créer ces outils nouveaux, pour quels usages et pour quels besoins Derrière ces nouveaux outils, la question que je me posais, c'était la manière de raisonner, la manière d'aller à l'information. Est-ce que c'était plus injonctif avec un ordre alphabétique, est-ce que c'était inductif, déductif, abductif. Est-ce que progressivement on abandonnait l'idée d'aller à l'information au profit d'autres, ou au contraire, est-ce que l'on cumulait ? Mon hésitation a été très grande à choisir entre le roman et le livre d'histoire. Comme je crois fermement à la déontologie historienne qui est de regarder des documents et de croiser les sources, je suis allée vers le roman parce que je n'utilisais que des sources secondaires. J'utilisais les travaux de mes collègues sur le

moyen âge, le 16ème siècle, que d'ailleurs très gentiment ils m'ont corrigés. Les personnages ont été choisis au fur et à mesure, évidemment sur la séduction qu'ils exerçaient sur moi de faire tel ou tel outil dont je me servais, toujours à l'heure actuelle. C'est important de relier une démarche mentale et la matière. Votre question « choisissez un objet », c'est important effectivement, notre culture matérielle est toujours liée à une démarche mentale et les deux sont indéfectibles. C'est parce que l'on a des fichiers avec des milliers et des milliers de fiches que l'on a pu aller vers une démarche plus abductive et parce que l'on a inventé les ordinateurs. On ne peut pas avoir de table de matières si on n'a pas une pagination, des têtes de chapitres. A chaque fois, l'outil matériel lui-même est très important. D'ailleurs, autant je ne crois pas dans la construction d'une histoire héroïque et identitaire, autant je crois qu'il faut faire une histoire des démarches mentales et des outils de la documentation pour donner les moyens aux personnes de s'approprier les outils d'une culture de l'information. Ces outils de culture sont doubles. Ils sont à la fois intellectuel et puis ils sont à la fois matériel. Pour répondre à votre question, je dirais que mon outil préféré est sans doute la carte à jouer qui à un moment dans l'histoire, au 18ème siècle, est retournée et devient une fiche catalographique lorsque pendant la grande Révolution, on fait l'inventaire de toutes les bibliothèques françaises, ce qui est un projet utopique, le premier projet au monde de cette sorte. Il faut voir que la France est le lieu à cette époque où l'on a le plus d'ouvrages, le plus de livres. On croule sous les ouvrages et les livres. Ce sera à la fois notre gloire et notre principal problème ensuite. Cette carte à jouer que l'on peut voir au Musée de la carte à jouer à Issy les Moulineaux, on la retourne et on en fait cette carte de bibliothèque où on peut mettre le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage et pourquoi pas les principales remarques sur le livre, combien il fait de centimètres, par exemple. C'est fondamental, parce que tout d'un coup on a dans la main cette fiche que l'on peut transporter, que l'on peut mettre dans n'importe quel ordre alphabétique, alors qu'avant on était dépendant d'un livre avec des pages et pour rajouter des titres on était obligé de faire la place à l'intérieur d'une page. C'était catastrophique. J'ai déjà regardé des vieux catalogues de la BNF, catalogue auteur ou matière, effectivement on avait plus de place, parce que l'on ne l'avait pas fait par fiche mais sur un livre. Je dois dire, tout cela reste ouvert, j'avais proposé au CNAM de faire un peu l'histoire de ces objets, qu'à aucun moment il n'a été pensé qu'ils avaient une histoire. Ce qui est une histoire, c'est l'informatique. Vous pouvez aller au musée de l'informatique, ou c'est les bibliothèques. Mais entre les deux il n'y a rien. Ce travail reste largement à faire. Il y a des tas d'objets à récupérer et j'espère que ce sera fait dans les prochaines années.

9. Vous vous êtes aussi penchée dans le roman sur l'histoire de l'indexation en remontant le temps bien avant Paul Otlet, puisque vous commencez votre récit au Moyen-Âge, pourquoi ?

Depuis que nous sommes sur Internet, nous sommes beaucoup plus proches du Moyen-âge que de la Renaissance.

Pourquoi ? Alors que les journalistes nous disent que nous sommes proches de la Renaissance par la multiplication des supports d'informations, comme sous la Renaissance, où on a multiplié le nombre de livres grâce à l'imprimerie.

L'imprimerie, c'était la multiplication du support mais ça n'a pas été l'indexation.

L'indexation est un gros travail qui est fait dans la dernière partie du Moyen-âge du 12^{ème} au 14^{ème} siècle ; par exemple lorsque vous êtes à Paris – maintenant c'est l'endroit où il y a Jussieu – lorsque vous êtes chez les frères dominicains qui indexent la connaissance comme par exemple le grand indexeur du 12^{ème} siècle Jean de Haut Fumey, il y a à ce moment là des équipes entières à travers l'Europe qui indexent des textes, comme par exemple le texte de Vincent de Beauvais, ou bien la Bible ou bien Le nouveau Testament.

Ces gens là font un travail de fond d'indexation afin que les nouveaux ordres prêcheurs comme les franciscains puissent aller à travers la campagne prêcher avec les bons mots clés, comme nous dirions maintenant.

Le Moyen-âge, qui vit sur un registre d'informations religieuses, a besoin de cette technique qu'est l'indexation et de nombreux ouvrages à l'époque vont être indexés.

N'oubliez pas que la table de matières n'est pas inventée. Table des matières qui est tout à fait différente de la table de contenu. Puisque une table des matières va du général au particulier, alors qu'une table de contenu sera beaucoup plus proche d'une liste de mots-clés.

Ce Moyen Age était pour moi fascinant puisqu'il me rapprochait de mon époque et c'est tout naturellement que j'ai voulu commencer par cette période. A partir du moment où vous voulez aller chercher de l'information dans du texte, il est certain que le Moyen-âge ne peut que vous séduire. Le Moyen-âge aussi, c'est un moment où les femmes ont beaucoup de responsabilité, notamment les mères abbesses qui ont une vraie vie intellectuelle et Hildegarde de Bingen, qui est surtout connue pour sa musique ou pour ses visions de spiritualité, a fait un véritable travail scientifique et aussi d'accès à la connaissance. C'était aussi une période privilégiée.

La Renaissance aussi permet de voir des femmes prendre la suite de leur mari dans des librairies et des maisons d'édition, le libraire-éditeur étant à l'époque la norme, un libraire est à la fois éditeur et libraire. Vous avez cette indexation qui est poursuivie au cours des siècles de différentes manières. Les Anglais, là encore, dans International Encyclopedia of Information Science, ont étudié de façon très précoce ces phénomènes d'indexation.

Nous avons eu aussi en France, heureusement, un livre sur les index. Je crois qu'en France de manière historique, l'histoire de l'indexation reste encore à faire.

Je voudrais lever une ambiguïté sur les historiens. L'histoire de la documentation, de l'information liée à la connaissance dans ses phénomènes de collecte et de traitement n'est absolument pas un thème émergent. Pour faire partie d'un laboratoire d'historiens, l'un des plus gros laboratoires d'Europe en histoire et connaître les historiens d'histoire culturelle, sociale, politique, transnationale, ce n'est pas du tout un thème qui est abordé à l'heure actuelle. D'ailleurs, si on regarde le dernier dictionnaire d'histoire culturelle, il n'y a aucune entrée au terme Documentation ou Information. Aucun, ni dans les autres dictionnaires. C'est un thème qui n'est absolument pas porteur en Histoire pour la recherche contemporaine.

En France, il n'y a aucune visibilité. Les travaux qui ont été fait, ont été en sciences de l'information. Et en science de l'information, la plupart du temps ce ne sont pas des travaux historiques qui s'appuient sur des archives, une critiques des sources, une confrontation des sources. Mais ce sont souvent des travaux qui s'appuient sur des sources secondaires déjà écrites, d'anthropologues, de philosophes, ou de sociologues. Ce n'est pas de l'Histoire, et ce n'est pas validé comme tel par les historiens professionnels en France.

10. D'après vous, quelle personne a eu la meilleure vision de la documentation du futur ?

Comme vous le voyez cette histoire de la documentation est une histoire collective, transnationale, qui implique énormément de personnes très différentes.

Je pense que c'est vraiment une réponse collective avec plusieurs noms. Paul Otlet, bien sûr, a su faire un traité de la documentation en 1934 et a su en donner le nom.

Mais la documentation, c'est quelque chose qui évolue énormément au cours du temps et qui d'ailleurs après s'appelle plus vraiment documentation. Le nom de documentaliste va peut être disparaître, le nom de Centre de documentation aussi, Learner Center, Digital Stratégiste. On inventera des noms en français aussi. Je ne pense pas que l'on puisse

limiter l'histoire de la documentation et son futur aux idées de Paul Otlet. À époque, quand je travaillais sur Paul Otlet, il y a 20 ans, je trouvais qu'il avait su rassembler des idées extraordinaires.

Le secteur évoluant, j'ai été beaucoup plus fascinée par Ted Nelson⁶ et la manière dont il voyait l'hypertexte. Au fur et à mesure, j'y agglomère d'autres personnes et cela serait trop limitant de vous donner le nom d'une seule personne. Par contre, je pense que cette activité informationnelle de la documentation n'est pas l'affaire des professionnels de la seule documentation.

D'ailleurs, Paul Otlet, n'était pas un documentaliste ; c'était un avocat et un juriste et La Fontaine aussi était un homme politique. C'est une affaire qu'il ne faut pas enfermer dans un milieu. Elle intéresse le monde social en général. C'était la force de Paul Otlet, d'avoir fait son Union Internationale des Associations. C'est énorme, d'avoir à la fois demandé à des spécialistes des bibliothèques et de l'information de l'époque et à des tas de personnes différentes dans le monde social, économique, politique et même caritatif.

Je vous le rappelle, il y a la Ligue de la protection de la jeune fille dans ce grand annuaire, il a vu que l'activité informationnelle allait bien au-delà des seuls spécialistes enfermés dans le milieu. Je pense que les gens qui pensent la documentation sont un peu partout, on le voit dans « La table des matières ». J'ai du faire l'histoire de gens qui vivaient sans arrêt en dehors des bibliothèques ou de la documentation. Donc allons voir ailleurs !

11. A votre avis l'histoire de la documentation tient-elle une place assez importante dans le cursus master aujourd'hui ? Et dans le programme du CAPES de documentation depuis 2011 ?

Voilà une enquête qu'il faudrait faire ; c'est-à-dire il faudrait regarder, interroger les responsables de master, voir si à chaque fois l'histoire de la documentation, et plus largement de l'information, est enseignée dans le programme de capes depuis 2011. Il y a effectivement deux questions en épistémologie qui regroupent largement l'histoire de la documentation.

Comment poser des questions et ne pas en avoir les réponses. C'est-à-dire, il est absolument indispensable d'avoir les corrections des réponses de ces dernières années, et de se demander aussi, lorsqu'on pose une question, si la réponse historique existe. Puisque, comme je vous l'ai dit, cette histoire n'est qu'à son début. Aucune équipe

d'historien ne travaille réellement, ne va voir les sources dans toute l'Europe qui sont nombreuses. Je pense à l'histoire de la CDU qui a de nombreuses archives dans de nombreux pays. Comment faire quand on pose une question sur l'histoire de la CDU et que l'histoire n'en est pas faite. Je pense qu'il va falloir se confronter à un vrai dialogue avec les historiens dans les différents pays pour essayer de valider une information dans ce concours.

1 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_des_fiches_\(France\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Affaire_des_fiches_(France))

2 http://fr.wikipedia.org/wiki/Scandale_de_Panama

3 http://fr.wikipedia.org/wiki/Crise_moderniste#L.27affaire_Loisy.2C_le_d.C3.A9tonateur

4 http://fr.wikipedia.org/wiki/Ernest_Renan#Des_interrogations_sur_l.27univers

5 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Solvay_\(entreprise\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Solvay_(entreprise))

6 http://fr.wikipedia.org/wiki/Theodor_Holm_Nelson